



Une traversée dramatique du Dnjepr

Pierre-Paul Fuchs¹

« Je suis né le 5 juin 1924. C'est en avril 1942 que je devais normalement partir pour le *Reichsarbeitsdienst* (RAD), mais comme ma mère était veuve, nous avons fait une demande de repport de mon incorporation pour que je puisse aider ma famille pour les travaux dans les vignes. Cette demande ayant été acceptée, mon départ a été reporté au mois d'octobre suivant.

Nous sommes partis en train de la gare de Colmar. En fin de journée, nous avons atteint la Ruhr et, le lendemain, nous sommes arrivés à Nord Eich, au bord de la mer du Nord. Notre voyage vers l'île de Juist s'est tout d'abord déroulé sur un chalutier, puis avec un petit train dont les rails étaient posés sur des pilotis. L'île a 7 kilomètres de long et 200 à 300 mètres de large. Les premiers incorporés dans le RAD sur l'île de Juist sont arrivés le 10 octobre. Je faisais partie du deuxième groupe à être incorporé à la *K1/134 Zug 1*. J'étais dans la même baraque

que Henri Hobel et Pierre Kuehn, de Kientzheim, et Hippolyte Klinger, de Houssen. Mes compagnons de chambre étaient Pierre Scandela, de Ribeauvillé, René Schmidt, Robert Schmidt et Robert Benoît, de Colmar.

« Un vrai enfant d'Hitler »

J'appartenais au premier *Zug* commandé par un jeune *Vormann*, un vrai enfant d'Hitler, plutôt un petit salopard qui maintenait la dure discipline du camp. A part ça, j'avais un *Feldmeister* qui traitait correctement les Alsaciens. Un jour, il m'a demandé de venir avec lui en mission commandée à Aurich. Je ne le regrette absolument pas : les journées que j'ai vécu ont été les plus belles entre toutes celles que j'ai passé au RAD.

Pour la fête de Noël, qui était une grande fête, l'*Oberfeldmeister* a tenu un discours pour nous expliquer que Noël n'était pas seu-

¹ Le texte présenté ici est une version légèrement remaniée du texte rédigé par Pierre-Paul Fuchs sous le titre *Souvenirs d'un Malgré-Nous parmi d'autres*.



lement une fête religieuse, mais aussi un hommage à la nature, car le 24 décembre est le jour le plus court et la nuit la plus longue de l'année. C'est un jour de fête en l'honneur du sapin qui garde sa verdure toute l'année. A la fin de la soirée, il était tellement ivre qu'il a tiré sur sa fenêtre, faisant voler les carreaux en éclats.

Le 27 décembre 1942, nous sommes repartis pour rentrer en Alsace. Le lendemain, le *Vormann* du *Zug 1*, qui n'était heureusement plus avec nous, a découvert la bonne surprise que lui avaient laissée les grands du premier *Zug*: nous lui avons détruit la table et les chaises de sa chambre!

J'étais content d'être débarrassé de cet uniforme, mais malheureusement pas pour longtemps: le 4 janvier 1943, l'ordre de marche ou *Stellungs-Befehl* était dans ma boîte aux lettres.

La vie de caserne

Je suis arrivé le 17 janvier 1943 à Hollabrunn, dans la 3^e compagnie „*Schwere Maschinen Gewehre*“. Nous y avons subi une



Hollabrunn 1943. De gauche à droite en haut: François Heiltzler de Grussenheim, René Bleyer de Riquewihr, Fernand Faechtig de Sainte-Croix-en-Plaine, Jean Schaefer de Sundhofen, Pierre-Paul Fuchs de Sigolsheim. De gauche à droite en bas: Joseph Hartmann de Grussenheim, Joseph Hauswald de Sainte-Croix-aux-Mines et ... Didierjean. (Coll. Fuchs)



formation très sévère, avec des exercices très fréquents et difficiles, en particulier lorsqu'il fallait porter le support de la mitrailleuse, „die SMG Lafette“. Comme il était plus lourd que la mitrailleuse, je me suis souvent disputé avec mon camarade René Bleyer pour savoir lequel devait s'en charger.

Dans notre groupe, il y avait deux Polonais incorporés de force comme les Alsaciens. Ils étaient de la Poméranie. Pour nous, c'étaient des „Wasser Polaken“. L'un d'entre eux était même lieutenant dans l'Armée polonaise. C'étaient nos amis.

Dans la 1^{ère} compagnie se trouvait Raymond Tempé que je voyais très souvent. Raymond est parti de Hollabrunn début mai pour la Yougoslavie et la Grèce. J'ai versé quelques larmes avec mon camarade d'enfance de la rue de Bennwihr à Sigolsheim. Je n'oublie pas Jean-Paul Toresani, qui a même reçu la visite de sa fiancée d'Ammerschwihl et qui est devenue sa femme après la guerre, et Eugène Marchal qui est tombé sur le front russe.

Je dois dire qu'il régnait entre les Alsaciens une franche camaraderie. Nos pensées étaient toujours pour notre patrie, la France, et notre chère Alsace. Aucune racine nazie n'a pu se développer dans nos rangs.

Nos déplacements pour les exercices se faisaient toujours à pied. Puisque j'étais un des plus grand, je marchais le premier du côté gauche. Il fallait que j'annonce les chansons. Mes camarades m'avaient prévenu: «Si tu annonces une chanson, on te casse la gueule quand on sera de retour à la caserne!». Aussi, je n'ai pas obtempéré quand notre sous-officier m'a dit: „Für ein Lied, linkerflügelmann ich frage sie zum letzten mal ein Lied“ («Un chant, c'est la dernière fois que je vous demande un chant!»). Au troisième rappel à l'ordre, tous les hommes de la compagnie ont reçu l'ordre de se coucher dans un champ fraîchement labouré et d'avancer sur les coudes.

L'oncle d'Amérique

Un jour, une drôle d'histoire m'est arrivée. C'était à Horn. Le lieutenant est venu me chercher dans ma chambre pour me condui-



re chez le *Major* (commandant). Je ne pouvais pas savoir pour quelle raison le lieutenant frappait à cette porte. A l'intérieur, on a entendu „*Herein!*“. Le lieutenant a ouvert la porte et m'a ordonné d'entrer. Je me suis présenté réglementairement: „*Grenadier Fuchs meldet sich zur Stelle!*“. Le commandant m'a alors demandé si j'avais un oncle en Amérique. Moi, sans hésiter, je lui ai répondu: „*Jawohl Herr Major, mein Onkel lebt in Washington und ist mit einer Schweizerin verheiratet und hat zwei Kinder. Er ist 1929 nach Amerika gewandert weil er in Sigolsheim gewildert hat und sollte wegen dem vor das Gericht kommen um bestraft zu werden*“ («Oui, mon Commandant, mon oncle vit à Washington, est marié à une Suissesse et a deux enfants. En 1929, il s'est rendu en Amérique parce qu'il avait braconné à Sigolsheim et devait comparaître devant la justice pour être puni»). Le commandant était un peu surpris de ma prompte réponse. Il m'a remercié et m'a dit qu'il allait vérifier ma déclaration.

Le lendemain, le lieutenant revient et me dit: «Vous avez eu de la chance» et me remet une



Exemplaire de la mitrailleuse allemande MG-34. Musée de l'ouvrage de la Ligne Maginot du Hochwald - Draichenbronn. (Photo N. Mengus)

lettre que ma mère m'avait écrite. Dans cette lettre, elle me parlait de mon oncle d'Amérique qui viendrait bientôt lui rendre visite. Mon oncle s'appelait Emile Fuchs, mais ce n'est pas pour lui qu'elle m'avait écrit, mais plutôt pour m'annoncer l'arrivée imminente de l'Armée américaine. Il ne fallait pas grand-chose à l'époque pour se retrouver dans des situations très dangereuses.

„*Fuchs, an das Maschingewehr!*“

J'ai donc été incorporé dans la *Wehrmacht* le 16 janvier 1943, au centre d'instruction de



Pierre-Paul Fuchs.

(Coll. Fuchs)

Hollabrunn jusqu'au mois de mai, puis à Horn, dans la typiquement autrichienne „*Radetzki Kaserne*“. Fin septembre 1943, j'ai été muté vers le front russe où j'ai été affecté à la *11. Kompagnie/Grenadier Rgt. 30.* avec laquelle j'ai fait la campagne de Witebsk Orcha à la porte de Smolensk.

C'est le 29 novembre 1943 que j'ai connu l'enfer d'une bataille en première ligne comme tireur de mitrailleuse. Le matin, à 7 heures, les hurlements de la *Stalinorgel* ont commencé. Il y avait une vingtaine de centimètres de neige et il faisait moins vingt degrés. Les obus éclataient n'importe où... ou alors sur nous! Je suis resté accroupi pendant deux heures dans un trou creusé dans un fossé. A 9 heures, plus rien. Le calme était revenu. Je suis sorti de mon trou et j'ai levé la tête hors du fossé. Le terrain devant moi était devenu noir comme de la suie. Le lieutenant m'a lancé un ordre: „*Fuchs, an das Maschinengewehr!*“ («Fuchs, à la mitrailleuse!»). Je l'ai tout de suite compris: les Russes, qui étaient à environ 500 mètres, venaient de lancer l'attaque. Environ 250 hommes marchaient droit sur nous. Le lieutenant m'a

ordonné de ne pas tirer avant qu'il ne me le dise et de ne surtout pas sortir du fossé. J'avais la frousse. On les a laissé venir jusqu'à 50 mètres de nos positions, puis nous avons ouvert le feu. Quelques minutes plus tard, les Russes ne bougeaient plus. Il n'y avait plus que des morts et des blessés. Les survivants nous ont fait signe qu'ils abandonnaient le combat. J'ai arrêté de tirer et nous sommes restés dans le fossé. Nous avons laissé les Russes chercher leurs morts et leurs blessés.

J'avais les mains gelées, car je devais enlever mes gants pour manipuler la mitrailleuse. Le lieutenant m'a embrassé en me disant: «Sans vous, nous aurions tous été morts». Nous étions seulement huit hommes pour défendre 800 mètres de route. De notre côté, il y avait deux morts et un blessé que j'ai bien connus. Les deux étaient des Alsaciens qui avaient quitté le fossé pendant le combat. L'un avait reçu une balle dans le ventre et était mort dans mes bras, l'autre est mort sur le coup. Le blessé était allemand et avait voulu fuir notre *Stellung* (position) pendant le combat. Le lieutenant l'avait alors pris par la cravate et lui avait flanqué une raclée, ce



qui l'a sûrement sauvé d'une mort certaine. Voilà le récit d'une bataille parmi tant d'autres.

Les pieds gelés

Après la grande bataille de Witebsk, le 31 décembre 1943, j'ai été porté malade avec les pieds gelés au 1^{er} et 2^e degré. Nous avons attaqué vers 9 heures avec 382 hommes. A 13 heures, nous étions encore une bonne soixantaine. Pour soigner mes pieds, j'ai été hospitalisé à Slonime, en Biélorussie, à 60 kilomètres de Baronowitche, près de la frontière polonaise. J'y ai été soigné par des infirmières militaires allemandes avec d'autres blessés. Le sous-chef des médecins était un civil dont le père était médecin dans le village voisin; un jeune homme entre 35 et 38 ans.

Les huit derniers jours de mon traitement, j'ai fait partie d'un groupe de sécurité de l'hôpital. Le médecin civil parlait l'allemand et le français et connaissait bien le sort des Alsaciens et des Lorrains. Le chef du groupe était un lieutenant originaire de Zürich (Suisse) qui s'appelait Sutter. Il m'a expliqué

qu'il faisait un stage dans l'Armée allemande pour monter en grade dans l'Armée suisse.

Et voilà encore une surprise! Un soir, le docteur en civil nous a demandé si nous voudrions venir chez ses parents qui nous invitaient pour un petit dîner, précisant qu'il faudrait d'abord se procurer deux poules quelque part. A moi, il m'a dit: «Vous montez la garde à l'entrée de l'hôpital» et, pendant ce temps, deux copains, eux aussi en convalescence, sont allés visiter une ferme, à quelques centaines de mètres, pour voler des poules. Après une demi-heure, ils avaient rempli leur mission avec succès. Moi, je suis resté à mon poste jusqu'à minuit pour être relevé de façon officielle.

Un nid de partisans

L'invitation était pour le lendemain soir, après 17 heures. Le «docteur assistant» nous a attendu en lisière de la forêt et nous a fait signe de le suivre. Nous sommes bien arrivés chez ces gens que nous ne connaissions pas. Leur accueil a été bon. Comment a-t-il découvert nos sentiments anti-nazis? C'était une belle soirée. Les poules étaient bien cui-



tes et la vodka ne manquait pas. Nous avons parlé en français et en allemand. Mais, vers 21h30, il nous a dit que nous devons rentrer d'ici 5 minutes en prenant le même chemin qu'à l'aller, car à 10 heures la voie ferrée sauterait! Toute la famille nous a souhaité une bonne rentrée et bonne chance. Une fois arrivés chez nous, nous nous sommes mis au lit sans allumer la lumière. Nous sommes restés assis dans nos lits et, pile à 22 heures, l'explosion annoncée a fait vibrer nos fenêtres. Tout était calme.

Le lendemain après-midi, nous avons reçu l'ordre de garder la ville de Slonime. Le lieutenant Sutter nous a donné des armes et marche vers la ville où, place du Marché, nous attendait une surprise: sur cette place avait été dressé un échafaudage auquel pendait deux cordes en vue d'une exécution! Notre mission était de surveiller si personne ne tentait de s'évader. Il y avait énormément de monde sur place, aux fenêtres et aux balcons. Nous étions à deux et, quelques mètres après avoir passé sous un balcon, nous avons entendu derrière nous des cris, des craquements, des hurlements, le tout dans un nua-

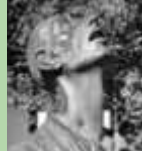
ge de poussière! Un balcon, surchargé, avait lâché. Nous avons aidé à secourir les blessés.

Nous nous sommes regardés sans échanger une parole avec quiconque, émus. Nous étions vraiment dans un nid de partisans.

Des vies sauvées

Le lendemain matin, le médecin chef, qui avait le grade de commandant, a cherché un volontaire du groupe sanguin «A1 positif» pour sauver un blessé qui avait eu la jambe arrachée. Je me suis présenté pour oublier mes arrière-pensées. C'était une transmission en direct. J'ai reçu pour ça huit jours d'hospitalisation supplémentaires et une double ration de nourriture.

Le jour suivant, un camarade de ma Compagnie - qui était hospitalisé dans le même hôpital que moi, mais avec qui je n'avais jamais eu de contact - vient me voir et m'annonce qu'il va être libéré de l'hôpital vers le 10 mars, mais qu'il voudrait retourner dans notre bataillon avec moi. J'ai alors pris mon courage à deux mains et je suis allé voir le commandant (*Stabsarzt*). Je lui ai fait savoir



que mon camarade désirait retourner au front avec moi et le médecin-chef nous a donné son accord. De cette façon, j'ai encore sauvé ma vie: si j'étais parti huit jours plus tôt, comme prévu, j'aurais été au front avant le 8 mars, date à laquelle les Russes ont lancé une grande attaque. J'aurais alors peut-être connu le triste sort d'un camarade de mon village, «mort pour la France en Russie». En effet, après deux mois d'hospitalisation, je suis retourné au front pour apprendre que, dans la 10^e compagnie, il y avait un camarade de ma classe de Sigolsheim, Pierre Schmoderer, qui était tombé huit jours avant mon retour. Il n'avait passé que quelques jours dans cette unité.

Une permission

Le 20 mai 1944, j'ai reçu une permission de trois semaines à laquelle j'avais droit pour six mois passés en première ligne dans mon unité, la 18^e *Panzergranadierdivision* avec les chars Tigre de 52 tonnes.

Pour cette permission, j'ai pris le train à Barisow, dans un wagon spécial pour les permissionnaires. Un soldat, qui portait un uni-

forme que je n'avais jamais vu, est monté dans le même compartiment que moi. J'ai d'abord pensé qu'il appartenait à la SA, mais le type m'a adressé la parole en français. Il m'a expliqué qu'il venait de la région de Lyon et qu'il appartenait à la milice française. C'est là que je lui ai bien involontairement rétorqué que je ne comprenais pas que l'on puisse venir se battre ici volontairement alors que moi et mes camarades nous y étions forcés. Le milicien n'a rien répondu. Après un moment, il a pris ses affaires et est allé s'installer dans un autre compartiment. Je ne l'ai pas revu de tout le voyage. Dans le même train, il y avait aussi Pierre Wagner, de Bennwihr, qui avait lui aussi obtenu une permission. Le 5 juin, nous avons fêté tous les deux mon anniversaire à Sigolsheim. Après une bonne cuite, nous nous sommes endormis sur le tas de foin, à côté du bœuf.

Le 10 juin 1944, j'étais de retour au front. La bataille recommençait. Je me suis présenté chez le commandant, le *Major* Mücke. Après l'accueil, il m'a demandé si j'avais apporté du „*Elsässer Wein*“, du vin d'Alsace. „*Jawohl Herr Major!*“. Après avoir bu deux verres, il m'a



prié de m'asseoir à sa table et m'a dit: „*Fuchs, auf dich habe ich nicht mehr gewartet*“ («Fuchs, je ne comptais plus te voir revenir»). Alors, je lui ai répondu: „*Herr Major das hätten Sie mir früher sagen sollen!*“ («Mon commandant, vous auriez dû me dire ça plus tôt!»). Mais, dans ces paroles, il y avait autre chose parce que, avant de partir en permission, j'avais été nommé caporal. Le lieutenant m'avait remis l'insigne et moi je ne l'avais pas cousu à la manche de ma veste qui était restée au *Bunker*. Si bien que le lieutenant m'a reçu avec son pistolet en main et m'a fait la déclaration suivante: „*Fuchs, sie haben Ihre Beförderung zum Gefreiter verweigert damit sind Sie zum Tode verurteilt!*“ («Fuchs, vous avez refusé votre grade de caporal! Vous avez été condamné à mort pour cela!»). Mais, moi, j'avais chargé mon fusil. Je lui ai demandé si c'était de cette manière-là qu'il voulait gagner la guerre, en abattant les hommes lui-même. Il a abaissé son pistolet et m'a donné du fil à coudre et une aiguille.

Un éclat de grenade dans le nombril

Le 26 juin 1944, le *Rückzug* (retraite) s'est mis en marche et je ne veux pas vous racon-

ter toute la scène cruelle et inhumaine. Je ne sais pas moi-même pourquoi je suis encore en vie.

Le 3 juillet 1944, j'étais assis sur un talus avec un autre soldat. Une grenade est venue exploser à une centaine de mètres devant nous. Un éclat m'a touché, a percé mon casque, mon *Kappel* (sur lequel était écrit „*Gott mit uns*“ et qui tenait la ceinture et la cartouchière), le bouton de ma veste et la plaque de matricule, pour venir se loger dans mon nombril. J'ai eu juste le temps de le retirer avec mon couteau, la plaie me faisait plus mal qu'elle n'était dangereuse. J'avais de nouveau eu de la chance ce jour-là!

Quelques minutes plus tard, deux avions russes nous ont survolés et nous ont aperçus à la lisière de la forêt où se trouvait notre automitrailleuse (*Vierlingsflak*). Les deux bimoteurs ont manœuvré et nous ont pris pour cible. La mitrailleuse a réussi à abattre un des avions, mais l'autre a réussi à nous mitrailler d'avantage. Je me suis mis à plat ventre. Il y avait des impacts de balles un peu partout, mais je n'ai heureusement pas été touché.



Nous avons poursuivi notre retraite sans savoir où nous étions. Vers l'après-midi, nous sommes arrivés en face de la grande route, la *Rollban*.

La traversée du Dnjepr

A 200/300 mètres, il y avait le Dnjepr. Le tireur de l'automitralleuse a observé les environs à l'aide de ses jumelles et a aperçu un char russe qui approchait. Il a tiré une rafale dans sa direction et s'est déplacé rapidement de l'autre côté de la *Rollban*. Nous l'avons suivi et nous nous sommes retrouvés dans une plaine où il y avait de l'herbe haute dans laquelle nous nous sommes cachés. Le pont sur le Dniepr était noir de monde, civils et militaires mélangés. Mon camarade - il s'appelait Panchek et avait le grade de caporal chef - et moi-même avons vu le danger. Il m'a dit: «Peter, il faut à tout prix arrêter ce char». Nous avons progressé pour arriver à une trentaine de mètres du blindé afin de pouvoir l'atteindre avec la *Panzerfaust*. Nous avons pris position et fait feu. Par bonheur, nous l'avons touché entre les chaînes et la tourelle. Une fumée noire s'est dégagée du char. Venant de l'arrière du blindé, cinq Rus-

ses nous ont poursuivi. Arrivés au fleuve, nous avons eu la chance de trouver une barque. Malheureusement, nous étions une quinzaine et nous ne pouvions embarquer qu'à cinq. Il fallait donc trois voyages pour arriver à transporter tout le monde de l'autre côté du fleuve. Le plus jeune a été désigné pour ramener la barque pour embarquer les cinq suivants. Je fus celui qui dut refaire un voyage supplémentaire sous les balles des Russes qui nous avaient observés! Je peux vous dire que j'ai eu la frousse de ma vie. Après quelques trous dans la coque de la barque et une blessure à la jambe, nous étions sauvés. Mais, pendant que nous cherchions un moyen de traverser le fleuve, le médecin chef (*Major*), l'adjutant, le lieutenant, le sous-officier, la secrétaire et l'infirmière ont voulu traverser à la nage. C'était une folie à cause des nombreux et puissants tourbillons. L'infirmière était la dernière. Elle m'a dit: «Fuchs, donne-moi la main», mais j'ai dû la lâcher pour ne pas être emporté avec elle. La malheureuse a disparue dans un tourbillon et a coulé avec tout l'état-major médical.



Excursion de la paroisse de Sigolsheim au Mont Sainte-Odile en 1939. «Ce jour-là j'ai acheté le médaillon que j'ai porté sur moi pendant toute la guerre. Je suis le cinquième du dernier rang en partant de la gauche».

(Coll. Fuchs)

C'était la veille du jour où le *Major* Mücke est tombé et qu'il a fallu l'abandonner sur place.

La mort du *Major* Mücke

Dans la nuit du 4 au 5 juillet, nous avons étudié le chemin du retour. C'était entre une et deux heures du matin, après que les survivants du bataillon se soient regroupés après la traversée du Dnjepr. Le *Major* (commandant), le lieutenant, un sous-officier et moi-même avons ouvert la carte en la tenant en main. Le commandant, qui l'éclairait avec sa lampe de poche, étudiait notre plan de retraite et traça notre trajet avec un crayon. Il faisait une cible de choix. Une balle l'a grièvement blessé et il est mort sur place. Les Russes nous avaient suivis et, cachés dans des buissons, nous observaient; nous ignorions alors qu'ils nous avaient déjà encerclés.

Cette scène, je ne l'ai jamais oubliée et je crois que le commandant m'a quand même protégé. En effet, un certain attachement nous liait, le *Major* et moi, simple *Gefreiter* (caporal). A mon retour de permission, le 10 juin 1944, le *Major* m'avait demandé ce que



je pensais du débarquement des Alliés en Normandie. Je lui avais répondu qu'il serait difficile de les combattre. Mais le *Major*, qui me sentait sur la défensive, n'avait pas voulu me faire souffrir plus longtemps et m'avouait que, pour lui, „*der Sieg ist verloren*“ («La victoire est perdue»). Il ajouta qu'il aimerait bien m'accorder une nouvelle permission, mais que cela n'était plus possible: toutes les permissions étaient annulées. Le *Major* était de Breslau et voyait déjà la Pologne libérée.

Nous avons parlé d'homme à homme, en jouant aux cartes avec, s'il vous plaît, une bouteille de vin d'Alsace!

J'avais l'intention de prendre contact avec sa famille, mais il y avait peu d'espoir de les retrouver. J'ai écrit à la «*Deutsche Dienststelle für die Benachrichtigung der ehemalige deutsche Wehrmacht*». Une réponse m'est parvenue:

„*Sehr geherter Herr Fuchs
Bezugnehmen auf ihr schreiben teilen wir
ihnen mit dass unser Archivmaterial folgende
aufzeichnungen über Herr Mücke beihaltet.
Johannes Mücke geboren am 31 Dezember in
Breslow*“

Dienstgrade: Hauptman, Major Oberstleutnant

Heimatanschrift: Ehefrau Elisabeth Mücke

Neuendettelsau Missionstrasse 5

*5.7.44 als Oberstleutnant des Stabs III/Gren.
Rgt 30 4 Km ostn Wolma gefallen.*

Herr Mücke konnte nicht beerdig werden “.

«Cher Monsieur Fuchs,

Suite à votre courrier, nous vous transmettons les données que nos archives possèdent sur Monsieur Mücke.

Johannes Mücke est né un 31 décembre à Breslau

Grades: capitaine, commandant

Adresse privée: Madame Elisabeth Mücke

Neuendettelsau Missionstrasse 5

Est tombé le 5.7.44, comme commandant de l'état-major III du 30^e régiment, à 4 kilomètres à l'est de Wolma.

Monsieur Mücke n'a pas pu être enterré».

Un mouchoir blanc

Le 7 juillet 1944, à 5 heures du matin, deux cosaques russes patrouillaient tranquillement la région, mitrailleuse en main. Nous étions deux Alsaciens bien décidés à nous rendre. Mon copain a levé la tête et une rafale de mi-



traillette nous est passée au-dessus de la tête. Rapidement, j'ai tiré mon mouchoir de ma poche et je l'ai agité pour leur faire signe que nous nous rendions. Les deux Russes ont alors cessé de tirer et nous ont dit de nous approcher. Nous voilà prisonniers!

J'étais enfin rassuré, pensant que tout allait se terminer, mais ma joie a été de courte durée. On nous a enfermé dans les bâtiments d'une scierie, serrés comme des moutons. Nous avons expliqué aux Russes que nous étions Alsaciens-Lorrains. Une femme russe, qui comprenait le français, nous a questionné afin de savoir si nous racontions la vérité. Le lendemain matin, la grande marche a commencé. Nous avons marché de Minsk à Borisow. Là, nous avons été séparés des Allemands.

Lorsque j'étais prisonnier par des Russes, j'ai eu l'occasion de croiser un membre de l'escadrille Normandie-Niémen. C'était le 7 ou le 8 juillet 1944, pas loin du camp d'aviation de Minsk. Je l'ai abordé: «Tu ne serais pas Français?»

- Si! Toi aussi?

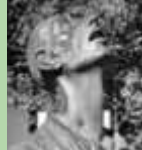
- Je viens de la région de Colmar. Tu ne pourrais pas trouver ton chef pour lui dire que je suis volontaire pour m'engager dans l'Armée française?».

Il est alors allé trouver son chef, mais le Russe qui nous surveillait m'a fait comprendre que je devais rentrer dans les rangs sous peine de me faire descendre. Je ne l'ai donc jamais revu et j'ai été envoyé plus tard à Tambow.

On nous a obligé à construire un pont sur la Beresina. Après quelques semaines de travail, on nous a dit que nous allions être conduits à la gare pour rejoindre nos camarades dans un camp international et, de là, nous serions ramenés en France pour rejoindre nos familles. C'est là, au début du mois d'août 1944, que le calvaire a commencé.

Le voyage vers la captivité

Pendant cinq semaines, nous avons voyagé enfermés dans un wagon à bestiaux. Pour faire nos besoins, nous avons fait un trou avec un vieux tuyau de poêle: nous n'avions pas d'eau, ni de papier. Une fois par jour, nous recevions un peu de pain et un bout de



poisson salé. Je me rappelle qu'en arrivant en gare de Moscou, le gardien a ouvert la porte et nous a fait sortir. Nous sommes tombés comme des mouches; impossible de nous tenir debout avant plusieurs minutes.

De retour dans notre wagon, nous avons encore dû patienter deux jours, puis le train s'est mis en route pour Tambow. Arrivé en gare de Rada, dans la forêt à 7 kilomètres de Tambow, on nous a fait descendre du train et on nous a accueilli avec une brouette de «choux à choucroute». Nous avons tellement faim que nous les avons coupés en deux et dévorés tel quel. Ce fut notre premier repas à Tambow.

Nous avons ensuite traversé la forêt pour enfin arriver au camp, ce camp qui a été pour quelques milliers d'entre nous le camp de la mort.

Mon camarade de wagon, originaire de Strasbourg-Neudorf, était plein de plaies et ne pouvait plus marcher. Il pourrissait vivant, c'était dégoûtant, il suppurait. Nous l'avions traîné jusqu'à l'entrée du camp où il

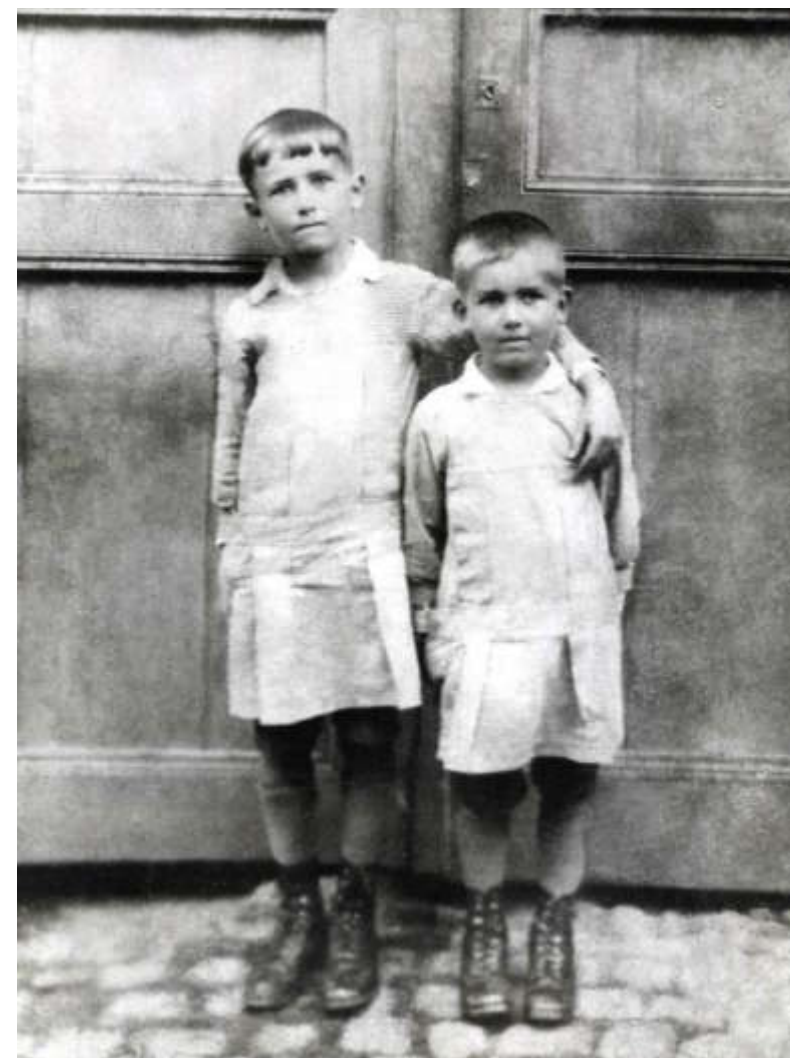
a été traîné dans une baraque où, faute de soins et de médicaments, il est mort quelques jours plus tard.

Moi, j'ai été affecté, à l'entrée du camp, à la baraque de quarantaine n°63.

Ma vie à Tambow

Dans la baraque n°63, nous étions couchés sur des bas-flancs serrés les uns contre les autres, sans couvertures. Mes compagnons de baraque étaient le boucher de Houssen, Auguste Brunner, Charles Hobel, de Kientzheim, et le forgeron d'Osteim, Charles Ketterer.

Un matin, deux Russes sont venus me chercher, le fusil à la main, pour me conduire devant la baraque où un officier attendait avec, à ses côtés, un interprète. Il m'a demandé de vider mes poches. J'ai tout sorti et là, naturellement,



«Photo de 1931 faite devant la porte de notre maison natale 17, rue de Bennwihr à Sigolsheim par un photographe de passage. Cette photographie a été emportée par mon frère Marcel durant la guerre comme soldat en Russie. C'est avec cette photo qu'il m'a retrouvé à Tambow en août 1945». (Coll. Fuchs)



se trouvait ma petite statuette de saint Joseph, avec Jésus dans les bras, que j'avais achetée, en 1939, au Mont Sainte-Odile. Je l'avais emmenée et portée sur moi tout au long de la guerre. J'avais confiance en elle pour me protéger. Comme le commandant russe n'a pas compris la signification de ce petit talisman, ils m'ont pris pour un fou et m'ont frappé. Après quelques larmes, ils me l'ont quand même rendu.

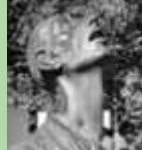
Le 8 mai 1945, à 5 heures du matin, le clairon a sonné la fin de la guerre et pour nous le travail au kolkhoze de Tambow a commencé. J'ai travaillé à la scierie pour couper des madriers de 6 à 7 mètres de long pour la construction de péniches. Pendant le temps de mon activité au kolkhoze, il y avait un surveillant mosellan du nom de Spagnol dont les parents étaient polonais. Ce type était gros comme un cochon. Un jour que j'entrais dans la salle des machines, où se trouvait la locomobile qui actionnait les machines, ce gros type m'a demandé ce que je faisais ici. Avant d'avoir pu lui répondre, il m'a violemment frappé du poing sur le visage.

Dans la scierie, il y avait Jean-Paul Kienlen, de Houssen, qui tranchait les grumes à la grande scie. Charles Ketterer, d'Osteim, forgeait des clous pour les navires qui transportaient le bois de chauffage et le bois industriel. Quatre hommes tapaient à tour de rôle avec des marteaux d'environ 6 kilogrammes et Charles Ketterer tenait la barre de fer pour former les clous.

Le dimanche, il fallait travailler dans les champs pour piocher les navets et les betteraves. Un jour, j'ai eu de la chance. L'ingénieur, qui parlait un peu le français mais quand même mieux que moi, m'a invité à donner un coup de main à sa femme dans leur jardin personnel. Il avait une fille d'une vingtaine d'années qui était lieutenant dans l'Armée Rouge. Le soir, il m'a invité à manger avec eux et là il m'a dit que nous rentrerions bientôt en France.

«C'était bien mon frère»

Vers la fin août 1945, nous sommes rentrés dans le camp pour préparer notre retour auquel je n'osais plus croire. Nous sommes encore restés trois semaines qui m'ont paru



une éternité. Un matin, j'ai rencontré Eugène Spitz, d'Urschenheim, qui me proposa de l'aider à creuser des fosses pour enterrer les morts. J'étais d'accord et, le lendemain, nous sommes allés creuser. Après quelques jours, j'avais les chaussons déchirés. Alors, un soir, je suis resté quelques minutes de plus dans la baraque pour raccommoder les deux chiffons que j'avais aux pieds. A ce moment-là, le chef de baraque est entré et m'a demandé ce que je faisais. Après mon explication, il m'a dit qu'il ne voulait rien savoir et que tout le monde devait être dehors. Je lui ai répondu: «Quand j'aurai fini mon travail». Le chef, Antoine Marie, de Colmar, m'a infligé une corvée de chiotte de huit jours. Nous appelions cela «corvée de la mort». En principe, les chefs de baraque étaient des soldats prisonniers alsaciens ou lorrains...

Venu au camp, un camarade m'a dit qu'il connaissait bien mon frère Marcel. Mais ce n'était pas possible: mon frère était resté à Sigolsheim! Mais mon camarade m'a prié de bien vouloir le suivre. J'ai eu du mal à le reconnaître, mais c'était bien mon frère. Il

était vêtu de vieux chiffons, sans chaussures, et avait en sa possession une photographie de notre jeunesse. Je lui ai immédiatement apporté une paire de semelles en bois.

Nous sommes encore restés quelques semaines au camp, puis ce fut le grand départ, celui auquel je n'osais plus espérer.

Le chemin du retour

Nous sommes partis le 18 septembre 1945 et nous sommes arrivés à Châlons-sur-Saône le 23 octobre. Le lendemain, à la gare de Colmar, ma mère m'attendait les bras grands ouverts. Elle était accompagnée de mon frère qui, lui, était rentré avec le convoi des malades que j'avais évité par peur de ne pas revoir l'Alsace. Naturellement, Maman avait aussi emmené ma petite sœur Marguerite qui avait 6 ans. Elle a pleuré de plaisir en revoyant son frère aîné et son parrain bien aimé.

Nous sommes arrivés à Sigolsheim. Le village était en ruine. Je suis entré dans l'ancienne cave à vin - un vrai bunker qui avait résisté au combat - où il y avait une table, une



cuisinière et un banc. Je n'ai rien pu manger. La fatigue et la fièvre, que j'avais depuis quelques jours, m'ont plongé dans un grand sommeil. Le lendemain matin, en me levant, je n'ai pu faire que trois pas et je suis tombé. J'ai perdu connaissance. Ma mère a appelé le docteur Studer, de Kaysersberg, qui a tout de suite fait venir l'ambulance pour me transporter à l'hôpital: j'avais la fièvre typhoïde! Pendant quatre à cinq semaines, j'avais entre 39 et 40,5° de température. Je suis resté à l'hôpital de Colmar jusqu'en février 1946. J'ai été démobilisé en avril 1946.

A ma sortie de l'hôpital Pasteur, j'ai découvert mon village détruit. C'était l'horreur pour moi. Les combats, la captivité et, en rentrant à Sigolsheim, le désastre! Par-dessus tout, nous n'étions même plus les bienvenus. Pour tous, l'accueil était froid. L'entraide était minime dans tous les domaines. Plus loin, pas de commentaires!

En me remémorant mon temps passé à Tambow, il me revient encore un souvenir marquant. J'ai eu un jour la surprise de rencontrer un Sigolsheimois accroupi au milieu

d'une place du camp. Il m'a observé et d'un coup m'a dit: «Oui, c'est bien moi: Henri Sutter». Il était tellement maigre que j'ai eu du mal à le reconnaître. On s'est embrassé par plaisir de se retrouver et, à l'âge de 80 ans, je le vois toujours, tous les matins et soirs, faire sa promenade jusqu'à son jardin. Inlassablement, tous les jours, sa promenade est ponctuée d'un «Salut Henri!» et lui de répondre «Salut Pauli!».

Je ne voudrais pas oublier mon camarade de Kientzheim, Henri Schlerette, qui a été mis dans l'hôpital du camp peu de temps avant que je ne sois désigné pour le travail au kolkhose à la scierie. C'était à la mi-juin. Je l'ai accompagné jusqu'à la baraque 52; il souffrait de la diarrhée. Je lui ai serré la main pour lui dire «Au revoir». Il m'a répondu: «Je ne te reverrai plus». Il est mort quelques jours plus tard.

Et puis...

Beaucoup de Malgré-Nous écrivent et témoignent de leurs expériences vécues pendant cette période d'incorporation dans l'Armée allemande en souvenir et en mémoire de leurs familles et amis.



Que pouvions-nous faire alors que nous subissions la dictature nazie? Obéir ou désobéir! Désobéir et être fusillé après avoir vu sa famille déportée dans un camp de concentration ou obéir pour vivre? L'Armée française était bien loin et nous avait laissé à notre destin.

Je me souviens de la déportation de quelques familles.

La famille de Xavier Barthelme a été déportée. Il était secrétaire de mairie et démis de ses fonctions. Après quelque temps, il est revenu à Kientzheim peu de temps avant que Jérôme Burlen, sa femme Elisa et leur fille Berthe ne partent. Ils sont devenus mes beaux-parents après mon mariage avec Berthe en 1947. Ma belle-mère avait un frère, Emile Sary, qui était cordonnier. Il leur a cousu de l'argent dans les semelles de leurs souliers de peur de devoir partir ou d'être expulsé. Charles Raess, maire de Sigolsheim, et Bernard Dietrich, secrétaire de mairie, les avaient informés qu'ils étaient sur la liste de déportation. Heureusement, quelques jours plus tard, un ordre est venu de la mairie indi-

quant que la famille Barthelme devait retourner à Kientzheim et que la famille Burlen devait demeurer à Sigolsheim. La cause de cette déportation était que mon beau-père était déserteur de l'Armée allemande à Verdun en 1916. Avec M. Zimerlin, boucher à Colmar, il s'était mutilé d'un doigt et devait être jugé devant le Tribunal militaire allemand. Il avait aussi reçu de la République française la Croix de Fidélité après 1918 et était porte-drapeau modèle des anciens combattants de Sigolsheim.

L'Alsace est un pays de la rive gauche du Rhin et le Bade-Wurtemberg de la rive droite. Comme l'amour n'a pas de frontières, beaucoup de familles alsaciennes étaient allemandes d'origine ou par mariage, d'autres étaient françaises ou suisses. Ce n'est pas notre nationalité qui nous a fait souffrir, mais la dictature hitlérienne! Je suis donc quand même fier d'être français! ».



Pierre-Paul Fuchs.

(Coll. Fuchs)